

ENTRETIEN AVEC YOHAN VALLÉE

**Artiste associé en résidence danse au
théâtre de L'étoile du nord**

Entretien réalisé par Nicolas Bluzet le 27 avril 2023 à L'étoile du nord

Dans le cadre des résidences d'artistes organisées par le théâtre de L'étoile du nord, une série d'entretiens a été menée dans l'objectif de mettre en valeur le travail de ces artistes. Yohan Vallée est l'un des quatre artistes en résidence de danse à L'étoile du nord. Il a pu s'emparer du plateau lors de la saison 2021-2022 pour la représentation de son solo Un Certain Printemps. Sa résidence se poursuit pour une troisième année lors de la saison 2023-2024.

Nicolas Bluzet. Est-ce que tu peux me parler un peu de ton parcours, de ta compagnie, des travaux que tu as pu porter jusqu'ici ?

Yohan Vallée. Je viens du théâtre à l'origine, j'ai fait des études de théâtre gamin puis adolescent, ensuite, je suis monté à Paris. En 2007, j'ai été dans un conservatoire à Paris dans le 7^e arrondissement. C'était le dernier qu'il restait - je suis arrivé tard pour les inscriptions. Il y avait des cours de théâtre, de danse et d'expression corporelle. J'y ai continué ma formation de comédien tout en apprenant la danse, ça se combinait parfaitement. J'ai énormément appris. J'y ai rencontré Daniel Berlioux, mon professeur de théâtre, et Nadia Vadori-Gauthier, qui était la professeure d'expression corporelle. La première année, je me suis dit que c'était sympa et la deuxième année, j'ai pris tous les cours de Nadia Vadori-Gauthier, soit 12h par semaine. En allant à Paris, j'ai découvert la danse en allant voir des spectacles et du théâtre. Le monde de la danse s'est ouvert à moi.

NB. Où est-ce que tu étais avant d'arriver à Paris ?

YV. À Tours ! C'est là qu'est basée ma compagnie. Le nom de la compagnie, Appel d'Air, est le nom de la salle de spectacle qu'on avait au lycée. Notre option théâtre avait cette salle de spectacle, juste pour nous.

NB. Et donc justement, tu as monté la compagnie en 2011 il me semble.

YV. À la sortie du conservatoire, après mes quatre années de 2007 à 2011, j'ai tenté les écoles nationales de théâtre mais - comme à peu près tout le monde - ça a foiré et j'ai commencé à vraiment bifurquer vers la danse. Nadia faisait un spectacle de fin d'année dans ses cours. C'est là que j'ai commencé mes premières maquettes et mes premiers essais de chorégraphies et de mises en scène. Elle me poussait beaucoup. Ensuite, il y a eu 2011, cette année charnière où j'ai fait deux festivals étudiants à Lyon. Deux années de suite, j'ai présenté de petites piécettes qui ne sont pas allées plus loin pour le festival « Auteurs de Troubles ». À cette période, j'ai aussi fait la rencontre de Quan Bui Ngoc qui est un danseur vietnamien, implanté en Europe depuis très longtemps et qui est danseur pour les ballets C de la B en Belgique. Il m'a invité à faire un workshop en Belgique. J'ai arrêté le conservatoire, je n'avais donc plus d'école, plus rien du tout. Comme beaucoup d'élèves, quand ils sortent et qu'ils n'ont plus d'écoles, il a fallu travailler. J'ai donc créé la structure Appel d'Air qui a été inactive pendant un bon nombre d'années. J'ai continué ma formation entre 2011 et 2015. Tous les ans, j'allais aux ballets C de la B et je faisais des workshops, des ateliers, puis je revenais à Paris. C'est pendant cette longue période que j'ai continué à me former. J'ai aussi vécu un an en Belgique en 2014. En revenant, j'ai amorcé le solo *Un Certain Printemps*, version 1.

NB. Version 1, car il y a eu une version 2 à L'étoile du nord l'année dernière.

YV. Voilà ! Pour Appel d'Air, on peut dire que j'ai un peu activé la chose en 2016-2017, avec la première version du solo *Un Certain Printemps*, qui a effectivement été un peu jouée à Paris au Point Ephémère et à Bruxelles au Garage 29. À ce moment-là, je continuais toujours à faire de petits stages aux ballets C de la B, puis il y a eu le stage de 2018 avec Lisi Estaras qui est une chorégraphe et danseuse avec qui j'ai travaillé sur une de ses pièces. J'ai fait un stage avec Jeanne Alechinsky, copine de longue date, et à la suite de ce stage, on s'est dit qu'il pourrait être intéressant de faire quelque chose ensemble. Pour le coup, ça a pris un petit peu de temps, mais dès 2019 on a lancé *Mon vrai métier, c'est la nuit*, en cochorégraphie tous les deux.

NB. D'accord, je vois ! Quel âge avais-tu lorsque tu es sorti du conservatoire ?

YV. En 2011, j'avais 24 ou 25 ans. J'aurais pu partir dans une formation de danse et tout ça, mais je ne l'ai pas fait.

NB. Est-ce que tu t'es directement dit que tu te lançais ?

YV. Il a fallu du temps pour que je me le dise, pour accepter de passer du théâtre à la danse... Je peux me permettre de me considérer danseur depuis 2020.

NB. Donc c'est récent !

YV. Oui, c'est important de m'accepter en tant que danseur. C'est vrai que je n'ai aucun parcours, même si je ne suis pas autodidacte non plus. Je n'ai cela dit pas fait d'écoles de théâtre ou de danse. J'ai quand même fait les ballets C de la B, les stages avec Quan, avec Lisi, les danseurs d'Alain Platel etc. Ce sont des groupes très mixtes de danseurs, de comédiens, de chanteurs ou de circassiens. Cela a appuyé ce que je fais maintenant, et ce pourquoi je fais de la danse.

NB. Finalement, tu es un mélange de beaucoup de choses.

YV. Oui, maintenant il n'y a plus de texte, mais je sais que la danse que je peux faire est très théâtrale. Les ballets m'ont beaucoup permis de me dire « tu es comme tu es », de voir cette unicité. Chacun est unique et différent de fait, donc c'est sûr que tu ne fais pas pareil qu'un autre. Je sais qu'on m'avait prévenu lors du premier workshop que j'ai fait en 2011-2012, on m'avait dit qu'il fallait que je me prépare à souffrir. C'était vrai ! On faisait huit heures par jour du lundi au vendredi. Le matin, nous étions en petites classes et j'étais largué. L'après-midi, on passait en improvisation. C'était de l'exploration. Il n'y avait pas de cadre. Il y a des milliards de possibles, c'est ce qui est beau dans la danse contemporaine. Je me suis dit que j'allais développer une sorte de technique et une sorte d'écriture aussi qui seraient les miennes, qui seraient comme j'en aurais envie. Il n'y aurait rien de grandiose techniquement, et pour cause, la technique m'ennuie profondément parce que je ne l'ai pas apprise, j'ai créé la mienne de mon côté.

NB. C'est impressionnant et louable de se lancer avec ces questions de techniques et de légitimité, surtout dans un milieu comme la danse qui je pense peut faire peur.

YV. Oui, il y a quelque chose qui vient du corps. Est-ce qu'on peut tenir la cadence ? Il y a aussi une idée reçue des corps sculptés, de telle ou telle manière. C'est l'idée de l'image, de comment on représente les corps sur scène. Cette idée m'interroge énormément.

NB. La question de la représentation du corps, de sa place, de son incarnation scénique est importante ici, notamment pour le directeur de L'étoile du nord, Jean-François Munnier. Je me permets par ailleurs de revenir sur Jeanne Alechinsky, dont tu parlais tout à l'heure. Tu as cocréé deux pièces avec elle, tu en as mentionné une, *Mon vrai métier, c'est la nuit*, qu'en est-il de l'autre ?

YV. Il y a eu *Porte moi vers tes pas* l'année dernière, en collaboration avec Stéphane Milochevitch qui est musicien, donc nous étions un trio.

NB. Vous vous êtes rencontrés au conservatoire avec Jeanne ?

YV. Même avant ! Nous nous connaissions depuis 2009-2010. Elle a fait le même conservatoire que moi, mais juste avant. Quand je suis arrivé, elle sortait. Ensuite, elle a intégré un collectif, via Nadia Vadori-Gauthier, dans lequel elle est depuis plus de dix ans. En fait, on se suivait un peu de loin, elle avait vu mes maquettes. Ce n'est qu'en 2016 qu'on a vraiment sympathisé autour d'un solo de Nadia. J'étais son assistant et elle était son administratrice. C'était aussi amical qu'artistique. Ensuite, il y a eu le fameux workshop de 2018 où on s'est retrouvé dans le même groupe avec la chorégraphe Lisi Estaras. Ça faisait deux années que je faisais le workshop avec cette artiste et j'ai dit à Jeanne qu'il fallait absolument qu'elle fasse ce stage. C'est là qu'on a amorcé, en 2019, *Mon vrai métier, c'est la nuit*, tous les deux. On a repris tous les contacts des gens qu'on connaissait déjà depuis toutes ces années, il y avait Jean-François, ici, Micadanses, le Regard du Cygne, etc, bref tous les lieux parisiens dédiés à l'émergence.

NB. Comment est-ce que tu avais rencontré Jean-François ?

YV. Je l'ai rencontré en 2012 ! Je ne sais même pas s'il se souvient, j'étais tout jeune. J'étais venu avec un projet de dix danseurs, mais l'idée était beaucoup trop fraîche. Avec Jeanne, nous avons commencé à créer *Mon vrai métier, c'est la nuit* très rapidement et ça a bien fonctionné dans les appels à projet. On a eu *Open Space* ici, on a eu Danse Dense [Pôle d'accompagnement pour l'émergence chorégraphique, partenaire de L'étoile du nord]. On a été accompagné par Emilie Peluchon, l'ancienne créatrice de Danse Dense, par le regard du Cygne aussi [salle de spectacle du XXe arrondissement de Paris], Micadanses [salle du IVe arrondissement de Paris]. Beaucoup de choses se sont mêlées en même temps et on a fait *Open Space* en janvier 2020 à L'étoile du nord, où on a présenté les vingt premières minutes du spectacle. Aujourd'hui, le spectacle en fait quarante. C'est là que ça a switché, et que Jean-François nous a proposé de devenir artistes associés. Avec Jeanne et le musicien, nous commençons alors déjà à réfléchir sur le trio. C'était avant la fin de la création de *Mon Vrai métier, c'est la nuit*. J'avais dit à Jeanne que ce serait super bien de faire un travail avec ce musicien, Stéphane, sur la thématique de la solitude. Jean-François nous a pris ici en nous disant : « tiens, vous préparez encore quelque chose tous les deux, super, on y va ».

NB. Donc la résidence, après ça, s'est faite de manière logique.

YV. Oui, tout a coulé à partir de janvier 2020, jusqu'à maintenant. Il y a quelque chose qui suit son cours.

NB. C'est super que vous ayez pu vous retrouver ensemble sur un projet en résidence. Cette année Yohan, tu n'as rien fait sur *Immersion Danse* d'ailleurs il me semble.

YV. Non, cette année je n'ai rien fait. Je prépare tout, la suite arrive ! J'ai pu voir le solo de Jeanne, tout comme elle était venue pour voir la deuxième version de mon solo.

NB. C'était justement l'une de mes interrogations. Quelle est l'évolution entre les deux versions de ce solo ?

YV. Il y a une création sonore beaucoup plus importante. Je pense que je m'amuse à danser, à faire une adaptation du *Sacre du Printemps* de Stravinsky. Je le fais seul en scène, ce qui n'est pas la chose la plus simple, et je sais que je me suis mis dans une espèce de bordel incongru. Dans la version de 2017, il n'y avait pas trop de création sonore. Il y avait beaucoup de choses. Il y en a souvent beaucoup, mais cette fois, il y en avait vraiment trop. C'est un solo qui est assez personnel, qui tourne autour de l'héritage, de quand on se construit en tant qu'individu via le prisme parental, familial et sociétal. En 2016-2017, j'ai tout mis dans le solo, et je me suis dit que c'était super. Ces changements sont arrivés durant la période Covid, où on a été coupé dans la création de *Mon vrai métier, c'est la nuit* avec Jeanne alors qu'on avait plus ou moins avancé. Pendant ce confinement ce solo est revenu avec d'autres envies, avec une création sonore qui entremêle la musique de Stravinsky et des enregistrements familiaux. J'enregistre très souvent quand je suis dans des repas de famille. Je mets mon téléphone et j'enregistre. Je me suis dit qu'il fallait aller là-dessus. J'ai appelé le créateur sonore de *Mon vrai métier, c'est la nuit* en lui disant que je voulais qu'on essaye de faire quelque chose. La révolution a été là. Même pour moi, dans l'écriture, via la création que j'avais pu faire avec Lisi Estaras, après la première version du solo, après le travail sur *Mon vrai métier, c'est la nuit* avec Jeanne, tout se précisait beaucoup. C'était une écriture qui était évidemment très engagée, très incarnée, avec beaucoup d'émotions, mais également dans le contrôle, au sens de précision. Cette précision est venue avec le temps. Préciser et calmer.

NB. C'est intéressant que ça ait été un tel changement dans la précision et dans l'évolution du solo, que tu en arrives à faire une deuxième version pour laquelle tu crées un nouveau spectacle.

YV. C'était complètement un nouveau spectacle. Il y a deux portraits qui sont là depuis le début. La musique aussi, mais elle est complètement remasterisée et retravaillée brillamment par Nicolas Roulot. Après à l'intérieur, il n'y a rien du tout de la chorégraphie qu'il y avait en 2017. Il y a aussi la légitimité de signer et en se disant que c'est là qu'on veut aller, que c'est comme cela qu'on veut danser, montrer sa danse, montrer les corps. Je pense que c'est ça qui s'est fait en 2021. Le solo continue à beaucoup évoluer. Depuis la première qui avait eu lieu à Danse Dense en 2021, même depuis la représentation de mars 2022 à L'étoile du nord, il a bougé et ce même en quatre mois. J'aime bien créer un cadre graphique de pièce dramaturgique, qu'il y ait un déroulé. Il y a évidemment des choses écrites, et en même temps je laisse une porte ouverte à ce qui peut arriver d'inconnu. Je connais le parcours, mais un soir, il peut se passer une chose et le lendemain une autre

au niveau du corps. Je me suis permis de garder cette idée sur *Un Certain Printemps*, peut-être aussi parce que je commence à la digérer et à intérioriser la musique, et en même temps je peux la mettre complètement à côté si elle m'emmerde. C'est ça que je voulais, désacraliser cette musique !

NB. J'ai l'impression qu'affirmer sa propre légitimité, dont on parlait plus tôt est un exercice dur et exigeant. En tant que danseur, cela doit être difficile de réussir à se dire que désormais maintenant c'est bon, et de le faire en même temps qu'on désacralise ce morceau. Tu le fais avec un grand monument, en te disant que tu te fais plaisir avec quelque chose qui est à l'origine assez imposant.

YV. C'est exactement ce que je commence à toucher de plus en plus. Je rejoue le solo fin mai justement, donc je vais voir comment ça va bouger.

NB. Ç'a dû être long, j'imagine.

YV. C'est long, et en même temps, je sais que j'ai envie de laisser ce projet mouvant tout le temps. C'est l'idée de l'héritage de toute façon. J'ai envie de le laisser toujours en gestation. C'est peut-être moins vrai pour *Mon vrai métier, c'est la nuit* et *Porte-moi vers tes pas* avec Jeanne parce que c'est plus cadré et ficelé, même si dans *Mon vrai métier, c'est la nuit*, on se laisse aussi de petites libertés.

NB. Donc peut-être qu'à la fin, nous aurons cinq versions !

YV. Chaque spectacle bouge tous les soirs, disait Pina Bausch. Ce ne sera jamais la même chose et grand merci, sinon on s'ennuierait profondément.

NB. Hormis Jeanne Alechinsky, est-ce que tu as pu rencontrer d'autres artistes de la programmation de L'étoile du nord ?

YV. Oui, je connais un peu Anna et Joachim via Danse Dense, la plateforme d'accompagnement. Je crois que nous avons été accompagnés plus ou moins en même temps, vers 2019-2020. Nous nous sommes aussi vus via la plateforme des Petites Scènes Ouvertes (PSO) qui fait un événement à chaque fin d'année qui s'appelle la Grande Scène. Avec *Mon vrai métier, c'est la nuit*, on est passé par ce petit réseau, après, on se rend compte aussi très vite qu'il n'y a pas quinze millions de personnes...

NB. Oui, ça reste un petit monde.

YV. Un très petit. Après, j'ai rencontré ceux qui étaient là avant comme Alexandre Fandard et Leïla Ka.

NB. Leïla Ka, qui revient l'année prochaine !

YV. Oui, j'ai pu les croiser ! On a papoté, mais pas plus dans les détails. On se connaît un peu plus avec Anna. Nous n'avons jamais travaillé ensemble, mais nous avons la même chargée de production et de diffusion, donc nous nous sommes un peu plus vus. Pour Joachim, on a pas mal d'amis en commun, donc on se voit.

NB. En dehors résidence, est-ce que tu as pu voir des gens ? Je ne sais pas si tu es venu par exemple

pendant *Immersion Danse* cette année.

YV. Je suis venu, j'ai vu Jeanne et Léa Vinette que je connais de Bruxelles. Après, j'avais déjà vu à peu près tous les spectacles dans un autre endroit.

NB. Durant la saison dernière, tu as pu jouer *Un Certain Printemps* ici, qu'est-ce que tu retiens de cette expérience à L'étoile du nord et des moments où tu as pu jouer ici ?

YV. Il y a eu une semaine plutôt chouette l'année dernière. Le mercredi il y a eu *Un Certain Printemps*, et après, nous avons enchaîné les trois dates de *Porte moi vers tes pas*, donc, ça avait été intense. De manière générale, l'expérience est très bonne. Si on parle spécifiquement du solo, on avait joué le trio la veille à Orléans, et donc on recommençait en revenant à Paris. Ce 23 mars 2022 a été l'une des meilleures représentations du solo. Je m'en souviens très bien ! Nous étions fatigués de la veille. Il y avait eu des retards de trains. Je pense que j'étais content d'arriver ici, car je savais où j'étais. J'étais détendu, et le soir j'avais beaucoup de fatigue. Je pense que la fatigue crée quelque chose de nouveau, qui lâche. Comme je le disais, il y a toujours un moment où la musique m'attrape sur ce solo, même si maintenant je commence à le préciser. Il ne faut pas que je me fasse attraper ! Ce soir-là, je me souviens particulièrement que j'étais fatigué. Il y avait quelque chose. J'étais très à l'écoute de la salle, de moi, de cet environnement, de ce plateau. Ce plateau est quand même très luxueux pour un solo.

NB. Je suis d'accord. Je l'avais notamment vu pour Amélie Poulain qui est venue cette saison pour *Immersion Danse*, qui en plus a un spectacle très visuel et géométrique. L'espace est donc organisé différemment. L'espace est très intéressant pour un solo.

YV. C'est vrai ! L'espace change pour un solo. Après, par exemple, pour le trio, ça s'est très bien passé. Ce qu'il y a dans cette salle, et c'est ce qui fait son charme, c'est son ouverture très serrée. Pour un solo, c'est cool, pour un duo aussi, même pour trois en réalité. Pour *Porte moi vers tes pas* ça a été aussi bien. On n'a pas pu jouer sur la thématique en fond, on est sur plusieurs lés, qu'on a fait réduire pour le plateau de L'étoile du nord. C'était cool, mais le fait qu'on ait aussi joué dans d'autres salles a permis de concevoir une configuration complètement différente, plus aérée. Je prépare ma prochaine pièce où il y aura cinq personnes, donc je suis déjà en train de réfléchir à comment essayer de faire en sorte que ça passe.

NB. Oui, c'est une autre dynamique.

YV. Clairement !

NB. Je reviendrai après sur la pièce que tu prépares en ce moment, je reste cependant rapidement sur le lien que tu as pu développer avec L'étoile du nord. Est-ce que tu ressens une forme d'attachement à ce lieu, à la manière que tu as de travailler ici ?

YV. Oui, complètement ! Il y a un caractère très maisonnée. Je connaissais déjà l'endroit bien avant de venir en résidence. Le théâtre fait très maison. Même si les équipes bougent beaucoup, Jean-François est là. Le recrutement de l'équipe est toujours très bien fait, vous êtes toujours très

accueillants ! Il y a aussi la disponibilité que nous donne Jean-François et la visibilité qu'il donne à l'émergence. Il s'est axé vraiment sur l'émergence. Depuis 2020, il est là dès qu'il y a besoin. C'est vrai que c'est l'un des premiers, si ce n'est le premier, qui nous a fait confiance. Nous avons un rapport dans lequel je peux me permettre de l'appeler ou de le solliciter dès qu'il y a quelque chose. Je peux lui dire par exemple qu'un solo arrive pour la saison prochaine. Alors on se voit, je lui dis à quoi je pense. Effectivement, même quand on est simple au début d'un projet, aux premières idées, Jean-François peut dire oui, et c'est très plaisant. On peut s'essayer dans des espaces qui sont luxueux, qui sont mis à disposition pendant les vacances, ou quand on en a besoin. L'année dernière, j'ai fait la captation du solo *Un Certain Printemps* pendant une journée ici. C'est vraiment super. Ensuite, il y a tout le travail de l'action culturelle avec le public autour. La première année, quand nous sommes arrivés avec Jeanne, on avait fait des ateliers au collège. Lucie Brillanceau [chargée des actions culturelles] n'était pas encore arrivée. Il y a eu le Covid entre temps donc ça s'est terminé un peu rapidement, mais c'était très chouette.

NB. Oui, je sais que tu mènes des actions ! Je reviens rapidement sur ton spectacle, car tu le répètes toute la semaine. La pièce s'appelle *ABWARTEN*, qu'est-ce que ça veut dire ?

YV. C'est de l'allemand, ça veut dire « l'attente de rien ».

NB. Tu parles allemand ?

YV. Pas du tout ! J'en ai fait durant sept ans mais je n'en garde pas grand-chose.

NB. Et pourquoi choisir ce titre ? Est-ce que c'est une référence ?

YV. C'est une référence à Jean Oury et à Marie Depussé. Jean Oury est le fondateur de la clinique de La Borde, et Marie Depussé était professeure. Ils ont fait un livre de conversation autour de la folie. Jean Oury, dans l'introduction de ce livre, utilise le mot *ABWARTEN* quand il parle des fous qu'il observe assis sur les marches de la clinique. Il est l'inventeur de la psychothérapie institutionnelle. Il vivait au milieu des années 1970, où il a inventé et proposé cette nouvelle manière d'accueillir et de soigner d'une certaine manière, les personnes dites « folles », en ouvrant tout. La clinique de La Borde se trouve dans une forêt immense, et les patients sont mélangés aux soignants. Ils sont moteurs, mettent la table, font la cuisine etc. C'est donc parti de là *ABWARTEN*, parce que le mot est là. En parallèle, il y a tout un livre de photos de Raymond Depardon, des années 1970-80 qui s'appelle *Manicomio : la folie recluse*, qui sont toutes les séries qu'il est allé faire dans les asiles en Italie. Je travaille autour de la question de l'attente, et sur ce que c'est qu'attendre aujourd'hui. Qu'est-ce qu'on attend de soi, de l'autre, du monde en général ? Je fais un parallèle avec toute cette matière, de personnes dites « folles » à l'époque, et comment nous, en 2023, nous nous sommes créés notre propre cellule. Nous nous sommes enfermés dans notre propre continuum inarrêtable parce qu'on ne prend plus le temps de faire des pauses. Ça m'intéresse beaucoup. J'ai beaucoup étudié le livre de photos la semaine dernière et cette semaine. Je revois ces gueules, ces personnages.

NB. Comment est-ce que tu traduis ces photos et cette inspiration dans ton spectacle ?

YV. Il va y avoir cinq interprètes et quant à moi je ne serai pas sur le plateau. Je commence avec toute l'équipe fin août. Je leur ai déjà envoyé des photos et d'autres choses. Je pense que je vais avoir envie de les questionner au niveau de leurs attentes plus personnelles, plus intimes, et au niveau de leur corps aussi pour peut-être essayer de faire un scan du corps. J'ai envie de savoir quelles parties de leur corps sont en attente de quelque chose. C'est une question très large, très vague et très intime.

NB. Je trouve que la question du membre qui attend quelque chose est très intéressante.

YV. J'ai envie de rassembler un groupe de cinq personnes très différentes. Le groupe est très hétérogène, les âges vont de 25 ans à 62 ans. Il y a donc une personne dite « plus âgée », qui a de 62 ans. Les corps sont très variés. Tout à l'heure je parlais d'unicité, et je pense que cela est en continuité avec mon questionnement sur une danse qui puisse être propre à chacun et à chacune, tout en sachant que le groupe est vraiment varié.

NB. Je me permets de rebondir très rapidement sur l'unicité. J'ai un peu regardé comment tu décrivais ta compagnie, et on retrouve vraiment le corps, l'unicité, la musicalité et la vulnérabilité. C'est très intéressant de voir comment cela se traduit dans ton discours, aussi bien dans la manière dont tu présentes ce spectacle, que quand tu parles de la conception que tu as de ton travail. Je retrouve vraiment ces quatre piliers en permanence, même la vulnérabilité, qui est encore un peu en demi-teinte parfois.

YV. La vulnérabilité est toujours là, c'est une forme de fragilité.

NB. C'est intéressant de voir comment ça se met en place directement dans ton travail et comment tu en fais quelque chose de concret au-delà du simple concept. Il y a une véritable philosophie derrière ton travail.

YV. Je peux faire très rapidement un lien avec les photos. En ce moment, ce sont vraiment les deux premières semaines de laboratoire. Je suis encore en train de travailler avec les livres. J'écoute des musiques et je regarde des films pour trouver de la matière à apporter au groupe et les mains sont de plus en plus présentes dans ce travail. Il y a quelque chose lié à l'idée de vouloir attraper l'organe du cœur. En fait, j'ai remarqué que dans les asiles, il y a par moment de grandes photos de réfectoire. Ils sont tous là. Cela me fascine, parce qu'ils sont ensemble, mais sans l'être. Par exemple, il y a une photo où il va y en avoir cinq autour de la table qui composent un ensemble, mais chacun est dans son monde. Ça rejoint l'unicité. Je sais que c'est un axe que je vais travailler dès le début avec le groupe. Je vais leur dire qu'ils font groupe, tout en jouant sur ce petit décalage. L'idée est qu'à un moment, il y en ait un qui se dégage sur un mouvement. Je sais que ça fait lien avec le solo *Un Certain Printemps*, où je suis tout seul, mais aussi *Mon Vrai métier, c'est la nuit* et *Porte moi vers tes pas*. Dans les deux pièces, avec Jeanne, nous sommes ensemble, tout en ayant chacun notre monde, et j'ai envie de creuser cela encore plus. Je pense *ABWARTEN* autour de l'attente et des corps, pour creuser un peu plus une certaine psychologie. Toute la matière psychiatrique a toujours été là et c'est quelque chose qui m'intéresse beaucoup. Je veux travailler sur ce qu'on en a fait, ce qu'on en fait encore aujourd'hui, de ce qu'on peut dire de ces corps quand ils dansent. Dans la danse, il y a souvent cette phrase qui revient : « Ah on dirait des fous ! ». C'est intéressant parce que je

m'intéresse à ce qui fait penser à cela. Je ne veux pas du tout faire une pièce autour de la folie. Je veux surtout voir un groupe vivre ensemble et attendre quelque chose. Cela dit, la matière est là de fait, donc il y aura des gestes et des choses qui feront référence à la folie. J'y réfléchis encore et je n'ai pas de réponse. Ce qui m'interroge, c'est pourquoi on a cette représentation de la folie dans notre société. Sur le plateau, il est possible de voir des corps qui dansent librement, parce qu'il n'y a plus aucun filtre. J'aimerais essayer de décaler le regard pour dire : « voilà c'est un corps libre ce que vous venez de voir ».

NB. J'ai l'impression que cela fait écho à des choses que j'ai pu constater à travers mon expérience de spectateur. Je remarque que quand tu emmènes des jeunes, surtout des scolaires, voir de la danse ou du théâtre, il y a souvent des rires. C'est dû à une forme de gêne ou de malaise qui vient du fait qu'ils ne comprennent pas forcément. On se retrouve face à des images et on peut se demander pourquoi est-ce qu'elles sont là. Je te parlais tout à l'heure d'Amélie Poulain qui était programmée pendant *Immersion Danse*. Il y avait une classe de scolaires, et donc des rires, alors même qu'il y avait des images dans son spectacle. Il y avait quelque chose autour de quoi se focaliser. Pourtant, il y a toujours cette interrogation, on se demande ce qu'elle fait.. C'est aussi vrai pour les plus âgés. Parfois il faut franchir le pas.

YV. Avec Jeanne, nous avons justement fait un atelier au collège avec des 4^e qui étaient venus voir *Mon vrai métier, c'est la nuit*. Effectivement, ils nous ont fait des retours très mignons, ils riaient aussi. Ils avaient été un peu choqués et nous demandaient ce qu'on faisait. En même temps, je me dis que ça fonctionne parce que ça interroge et déplace. Peut-être que ces gamins ne retourneront plus jamais voir de spectacles, mais peut-être qu'il y a un moment où ça a touché ou percuté. Je suis partisan de cette idée.. La narration en danse est quelque chose qui m'ennuie assez profondément. Laisser la porte ouverte, mais aussi essayer d'avoir un déroulé pour les interprètes et pour les chorégraphes, c'est ce qui m'intéresse. J'essaie en tout cas de le faire via les images qui sont créées par le corps et la musique. J'aime toujours être en décalage, de décaler la musique et le corps pour laisser l'interprétation libre

NB. Quand tu regardes un spectacle, il y a un mécanisme automatique qui est de chercher à comprendre ou de se demander ce qu'il faut comprendre. On cherche à savoir ce qui est en train d'être dit. Je pense que c'est en cela que ça peut être déstabilisant.

YV. Bien sûr, j'ai plein d'amis qui viennent me voir parce que c'est moi, et qui ressortent en me demandant ce que j'ai encore fait !.

NB. Je pense que parfois c'est bien de se dire qu'il n'y a rien à comprendre. Ce parallèle que tu fais entre la folie, ces photos et ce spectacle est intéressant. Le cadre de la salle force à regarder. Quand tu y es, tu ne regardes pas le plafond, alors que quand tu croises une bande de « fous » dans un espace public, tu peux regarder ailleurs.

YV. Peut-être que je suis fou. Après qui est fou ? Où est la norme? Où est la folie? C'est un grand débat. Dans *ABWARTEN*, je sais que via le groupe très hétérogène j'aurai envie de travailler autour de l'attente. Je veux montrer des parties du corps qui attendent quelque chose. Je veux travailler avec le groupe sur quand on est seul, et qu'on attend parfois des petits gestes, pas uniquement des gestes

parasites, mais aussi des mimétismes qu'on peut avoir, des choses que nous seuls faisons. Je pense que l'attente permet d'amener cela dans le corps. Les premières fois où j'ai montré tout ça à des gens, des professionnels, ou des amis, tout le monde avait l'impression qu'on allait se faire chier. En réalité, pas du tout. Ces corps attendent, sont posés et pleinement présents. Ils sont chargés et veulent savoir ce qu'ils attendent et où ils vont. C'est de là que je pars.

NB. Le mot « parasite » est assez fort. Le parasite n'est par définition pas voulu. C'est donc surprenant de décider de la présence d'un parasite, de le convoquer. Je pense que dans la danse, et même dans tous les milieux artistiques, on peut être sujet à des parasites dont on veut se débarrasser, surtout quand on se trouve dans les mouvements de corps.

YV. L'accident ou le parasite vont de plus en plus m'intéresser. C'est l'idée du décalage, de la chose à côté qui fait qu'on est pleinement dans un instant présent. Je me suis imprégné de mon travail sur la pièce de Lisi Estaras et ça a fait écho chez moi. Comment écrire une phrase, une chorégraphie, sans suite spécialement logique ? Je pars du principe que je change d'avis tout le temps dans la vie, je regarde comment viennent les idées et les pensées. Cela me fascine vraiment de bouger et d'avoir un mouvement qui peut sembler abrupt ou incohérent de l'extérieur, et donc arriver à la folie. Mais en fait pour moi les "fous" ne le sont pas du tout puisque c'est juste ce qui vient, et c'est ce qu'il y a de plus honnête, de plus sincère. Il n'y a pas nécessairement de continuité dans le corps et dans le mouvement.

NB. Il y a quelque chose de l'ordre de l'antithétique dans la chorégraphie sans suite logique. La chorégraphie s'inscrit dans une suite logique. Lucie Brillanceau m'a dit que tu avais un peu travaillé avec des publics en situation de handicap. Je trouve que c'est intéressant lorsque tu parles de parasites, de situations déconstruites, sans narration. On voyait l'autre jour une restitution d'Anna Chirescu, qui est aussi en résidence à L'étoile du nord. Elle avait travaillé avec des lycéens depuis le mois de janvier. Quel sens cela a pour toi de travailler avec des jeunes ? Est-ce que tu as pu y rencontrer ces mécanismes dont tu veux te servir pour ton spectacle ?

YV. Mes ateliers sont les mêmes pour tous les publics. Quand je parle des publics en situation de handicap, je pense à Lisi Estaras. Elle travaille avec une compagnie en Belgique qui s'appelle Plateforme K, et qui n'embauche que des interprètes en situation de handicap et majoritairement avec le syndrome de Down, de la trisomie 21. En fait, depuis toujours, Lisi a intégré dans ses workshops Anna et Fernando que je connais, et qui sont atteints de Trisomie 21. Ils dansent et font les stages avec tout le monde. Ça m'a appris quelque chose de formidable comme lors de l'atelier que j'ai pu faire à Rennes en 2018 avec des adolescents - principalement en pédopsychiatrie - et leurs infirmiers et infirmières qui venaient. Ce quelque chose, c'est qu'en fait il y a une autre réalité qui est la leur avec ce public. Je ne prône pas que c'est super d'être malade, il y a des souffrances évidemment. Ils sont d'une grande spontanéité, d'une grande présence. Il n'y a pas de filtre. En fait, ça sort tout de suite et je pense que c'est précieux et que c'est vrai. Je me souviens qu'Anna et Fernando apprenaient la chorégraphie comme tout le monde, sauf qu'au moment venu, ils faisaient comme ils en avaient envie, ou comme ça venait. En fait, en tant que danseur professionnel, on est dans un autre prisme et on essaie de suivre le truc, d'harmoniser. Je pense que l'harmonie est dans la fragilité et dans la vulnérabilité. Ce qui m'intéresse, et c'était le cas dans les pièces d'avant et dans toutes les écritures que je veux tisser, ce que je veux expérimenter plus avec *ABWARTEN*, c'est

revenir à quelque chose d'urgent et de sincère. Revenir à ce qui sort en premier. Je pense que c'est ce que j'ai appris de ces publics. Après pour les ateliers amateurs, j'ai eu quelques expériences à Orléans. On a pu faire des chorégraphies sublimes. Il y avait majoritairement des femmes d'une quarantaine, cinquantaine d'années, professeuses, qui venaient tous les samedis matin juste danser parce qu'elles en avaient envie et elles dansaient comme elles l'entendaient. On revient dessus encore une fois : elles dansaient comme elles voulaient. Je trouve qu'il n'y a rien de plus beau que de voir des gens qui dansent simplement.

NB. Il faut se dire que tu as mis du temps à accepter de faire ça, alors que c'est quelque chose que tu prônes chez les autres. C'est super que tu y arrives, avec ce spectacle aussi, qui est un peu la consécration de cette idée.

YV. J'ai beaucoup Anna et Fernando en tête, il y a un truc qui est direct chez eux, qui sort. Évidemment, quand on construit un spectacle, on se dit que tel mouvement peut aller dans une direction ou une autre, idem pour un autre mouvement etc. et en même temps voir la spontanéité et la sincérité qu'ont certains publics fait pleinement partie de mon travail. J'aime autant passer mon temps à faire de la création, qu'à faire des ateliers de création avec des publics dits « amateurs ». C'est un partage monstrueux.

NB. Tu as dit qu'il y avait une urgence dans la sortie du mouvement, que c'était urgent. En même temps, j'ai l'impression que ça rentre en confrontation avec l'idée d'attente dont tu parles. J'arrive pourtant à voir quand ça peut se rassembler dans le mouvement. Il y a quelque chose du membre qui attend et qui d'un coup se met à bouger, comme un réflexe.

YV. Exactement.

NB. Merci pour ce riche entretien Yohan !

Retrouvez Yohan Vallée, les 27 et 28 septembre à L'étoile du nord pour son spectacle ABWARTEN.